

ROBERT K. MERTON (1910-2003)

LE SOCIOLOGUE DE L'IRONIE

Robert K. Merton a été l'un des plus célèbres sociologues de la seconde moitié du XX^e siècle et un grand théoricien de la pensée structuro-fonctionnaliste. Tout comme son maître Talcott Parsons, vis-à-vis duquel il prit rapidement ses distances, et qui avait construit le plus vaste monument de théorie sociale de l'histoire récente de la sociologie, Merton n'a été que tardivement et de manière incomplète traduit en France.

Les sociologues français ont été en effet peu sensibles, à la différence de leurs homologues européens, à l'emprise de sa pensée sur la sociologie internationale. De même, la véritable souveraineté dont lui-même et Paul Lazarsfeld ont joui pendant de longues années, à partir de leur royaume du *Graduate Department* de Columbia University à New York, n'a été que très peu connue¹.

Les champs d'intérêt de Merton ont été nombreux mais unis par certaines préoccupations centrales: l'attention portée aux éléments structurels, qui facilitent ou rendent difficile l'initiative de l'acteur; la sensibilité aux «problèmes sociaux», à la déviance, à l'anomie, à la désorganisation; le souci constant de garder strictement liées la démarche théorique et la recherche empirique; un intérêt passionné pour les thèmes de la connaissance, c'est-à-dire pour les rapports entre science et société. Merton a d'abord été le fondateur de la sociologie de la science aux États-Unis; il en a défini l'objet et la méthode et l'a fait reconnaître par le monde universitaire. En suivant les traces de George Sarton et en développant sa pensée, Merton publie en 1938 la première analyse systématique du rapport entre la production scientifique et le milieu historico-social: *Science, Technology and Society in Seventeenth-Century England*. Ce thème du rapport entre science et société continuera d'occuper une place privilégiée dans son travail. Jusqu'à la fin des années 60, ses recherches et celles de ses élèves explorent «la structure normative de la science» et les configurations politiques, culturelles, sociales qui influencent la formation et le développement de la communauté scientifique. Merton connaît les difficultés de son programme et il cherche à éviter le risque du déterminisme, qui réduit les orientations de la science à n'être que des reflets des orientations culturelles les plus répandues dans une période historique, tout comme le risque de l'idéalisation excessive de la science, qui serait

définie uniquement par ses impératifs de connaissance. Mais il est convaincu que ces impératifs existent et exigent l'universalisme, la *communality*, le désintéret, et le «scepticisme organisé». Pour lui, le but institutionnel de la science est «l'accroissement des connaissances vérifiées», le caractère cumulatif des résultats. Cet aspect de sa pensée, venu de la philosophie des Lumières, est aujourd'hui le plus discuté.

D'autre part, Merton analyse le lien entre système social et science comme un rapport dialectique qui demande d'interroger les valeurs de la communauté scientifique dans leur interaction avec les valeurs dominantes du système social, ce qui donne des résultats souvent imprévisibles. En outre, et c'est le trait le plus révélateur de l'esprit de Merton, il souligne dans son essai de 1957 – *The Sociology of Science. Theory and Empirical Investigations* – la présence simultanée de valeurs incompatibles dans l'institution scientifique, comme dans toute autre institution. Les scientifiques sont presque toujours ambivalents : ils doivent être humbles, ouverts à l'échange et à la confrontation continue avec les autres scientifiques, mais aussi originaux et être les premiers à faire connaître leurs découvertes. L'ambivalence de leurs sentiments et de leurs comportements ne peut jamais être surmontée ; elle entraîne une oscillation constante entre des positions opposées. Cette imprévisibilité partielle de leurs conduites permet de comprendre les changements qui ont lieu dans la communauté scientifique, alors que la plus typique des critiques adressées au structuro-fonctionnalisme a été justement de ne pas être en mesure d'expliquer le changement.

Son dernier livre, *The Travels & Adventures of Serendipity: a Study in Historical Semantics and the Sociology of Science*, publié au cours de la dernière année de sa vie, malgré six opérations chirurgicales pendant cette même période, confirme l'intérêt de Merton pour les aspects surprenants, imprévisibles, de la réalité sociale. Il analyse les démarches inattendues de l'acteur qui conduit sa recherche, mais aussi les conditions historiques qui favorisent ou affaiblissent l'utilisation d'une découverte occasionnelle. Pour Merton, la notion de *serendipity* désigne l'apparition d'une donnée inattendue et «anormale» au cours d'une recherche empirique, une donnée qui peut la réorienter ou conduire à une nouvelle interprétation. La *serendipity* se manifeste d'abord de manière imprévue : sur le chemin du scientifique une donnée se présente, qui ne cadre pas avec son hypothèse. L'imprévu peut se présenter comme une conséquence des conditions sociales de la recherche, mais dépend surtout de la réceptivité et de la sagacité du chercheur. L'«anomalie» est une autre caractéristique de la *serendipity* : les données sont «anormales», elles contredisent les certitudes établies, ce qui stimule la curiosité, ouvre les portes de la créativité et oblige à formuler de nouvelles hypothèses. La rencontre de la *serendipity* doit enfin être «pertinente», c'est-à-dire avoir une position stratégique par rapport à la formulation d'une autre théorie ou de l'extension de la théorie initiale.

Comme on peut le constater, même en suivant Merton sur le terrain où il a le mieux démontré sa fidélité au paradigme structuro-fonctionnaliste, on rencontre chez lui des

concepts qui ouvrent la voie à une sociologie beaucoup plus dynamique et sensible à une réalité qui ne se laisse encadrer dans aucun système, donc à une vision du monde très éloignée du structuro-fonctionnalisme classique.

Le fait est que Merton, tout en étant le dernier des «classiques», est en même temps le moins «classique», cela pour plusieurs raisons: par sa méfiance à l'égard des grands systèmes théoriques, parce qu'il a inventé les *middle-range theories*, parce qu'il a défendu et réalisé l'intégration de la théorie et du travail de terrain, mais surtout parce qu'il a concentré son attention sur les aspects conflictuels, paradoxaux, ambivalents des normes et des structures. En résumé, on peut dire que Merton a constamment insisté sur l'imprévisibilité des effets des structures sociales.

Merton est un grand théoricien qui n'a jamais voulu lier son nom à une théorie de la société, à des réponses définitives et exhaustives aux grandes questions de la théorie sociologique, mais qui a plutôt voulu se consacrer à la construction, jamais achevée, toujours révisée et approfondie, de concepts, instruments de connaissance à utiliser sur le terrain. Il donne dans sa pensée une place centrale à la conscience de la pluralité des formes que la rationalité peut prendre dans les conduites de l'acteur, il souligne «l'ironie» profonde et l'ambivalence qui se manifestent dans les normes et dans les modèles de comportements sociaux. Je dirai que la signature de Merton se reconnaît à une ironie qu'il découvre au cœur de la plupart des rapports sociaux.

Le «thème ironique» est probablement le plus central dans l'œuvre de Merton, la principale raison de son actualité aujourd'hui, sa façon d'affronter une réalité sociale devenant de plus en plus complexe et difficile à déchiffrer dans ses aspects contradictoires. Depuis ses premiers pas et pendant toutes les étapes de sa carrière, Merton a élaboré un ensemble de concepts – les conséquences inattendues de l'action sociale, la prophétie auto-réalisatrice, les fonctions latentes et manifestes, l'effet Matthew, l'ambivalence, la *serendipity* – qui obligent le chercheur à découvrir, au-delà des apparences, une réalité «autre», qui contredit l'interprétation se présentant comme la plus vraisemblable.

L'image de l'acteur social dessinée par Merton est placée dans un contexte de doutes et de conflits continuels. Il ne vit pourtant pas les incertitudes avec anxiété et angoisse. L'imprévisibilité, le risque, les contradictions sont pour lui des expériences quotidiennes, qui sont même appréciées pour les qualités dynamiques, pour l'intérêt fort et riche qu'elles donnent à la vie. Le monde des interactions humaines, regardé avec les yeux de Merton, apparaît comme un fascinant kaléidoscope dont les formes et les combinaisons souvent surprenantes sollicitent la curiosité, jusqu'au moment où on arrive à cerner la clé de lecture, le modèle explicatif.

Mon hypothèse est que la sociologie mertonienne «du soupçon», son «thème ironique»² ne sont pas seulement une de ses inspirations parmi d'autres, mais la ligne de recherche qui le représente le mieux. Il s'agit d'une inspiration qui apparaît depuis ses tout premiers articles et qui trouve son accomplissement dans le concept d'ambivalence³. Celui-

ci exprime en effet de différentes façons une vision ambivalente de la vie sociale et des structures normatives qui la règlent. Toute conception de la réalité sociale, d'ailleurs, qui affirme l'existence de niveaux conscients et inconscients, manifestes et latents, structurels et idéologiques ne peut avoir son centre que dans le concept d'ambivalence. L'ambivalence existe quand, dans le monde de l'acteur, s'opposent deux forces de signe contraire et d'intensité égale, sans que l'une ne puisse jamais prévaloir complètement sur l'autre. À la différence des contradictions hégéliennes, l'ambivalence ne peut pas être surmontée par une synthèse. Éliminée à un certain niveau, elle réapparaît à un autre, engendrant ainsi des oscillations incessantes dans la conduite des acteurs.

L'idée d'ambivalence a une longue histoire, au cours de laquelle elle a notamment été utilisée au niveau psychologique; mais le but que Merton se donne est d'étudier sa présence dans les relations sociales. L'ambivalence qui intéresse Merton ne se réfère pas à la personnalité de l'acteur, mais aux structures sociales.

Il n'est pas possible d'approfondir ici les détails et les implications de ce concept, mais je voudrais souligner combien les réflexions qui l'accompagnent sont l'instrument le plus puissant qu'il nous ait laissé pour la compréhension des sociétés contemporaines, où l'ambivalence se présente dans presque tous les domaines vitaux de la vie collective.

Jusqu'ici, j'ai évoqué l'intellectuel et la pertinence que sa pensée garde encore aujourd'hui; mais il est important aussi de dire quelques mots sur l'homme. Il a été un enseignant inoubliable, un ami toujours sensible, plein d'affection et d'attentions, qui suivait avec intérêt la vie de ceux qu'il aimait et auxquels il savait comment donner son appui. Pour beaucoup, il a été ce qu'il appelait et que nous appelions aussi «un maître à distance». Il a vécu très longtemps et pourtant nous avons reçu la nouvelle de sa mort comme une douloureuse surprise et une injustice.

Simonetta Tabboni
Professeuse émérite à l'université de Paris VII-Denis Diderot

NOTES

1. Sur leur mode de coopération: P. F. LAZARSFELD, «Working with Merton», in *The Idea of Social Structure: Papers in Honor of Robert K. Merton*, Coser L. éd., 1975, et R. K. MERTON, «Working with Paul», in LAUTMAN J. et LÉCUYER B. (dir.), *Paul Lazarsfeld, 1901-1976: la sociologie de Vienne à New-York*, Paris, L'Harmattan, 1998.
2. Cela a été remarqué aussi par Louis Scheider à l'occasion du Festschrift consacré à Merton en 1975.
3. R. K. MERTON and Elinor BARBER, *Sociological Ambivalence and Other Essays*, New York, The Free Press, 1976.

RÉFÉRENCE BIBLIOGRAPHIQUE

Carlo MONGARDINI, Simonetta TABBONI, *Robert K. Merton & Contemporary Sociology*, New Brunswick et Londres, Transaction Publisher, 1998.